

Notre savant et spirituel secrétaire perpétuel de l'Académie, M. F. Halévy, a fait connaître récemment à nos lecteurs, ce qu'on entendait par MUSIQUE DE CHAMBRE.

Aujourd'hui, nous faisons place au *quatuor patriarcal* de notre collaborateur J. d'Ortigue, anecdote musicale écrite spécialement pour le journal *des Jeunes Personnes* (1).

On trouvera, dans ce petit tableau provençal, sous la forme d'une conversation de famille, le sérieux mêlé au plaisant, et de la façon la plus naïve et la plus pittoresque à la fois.

«Je vous préviens, mesdemoiselles, que ma petite histoire commence absolument comme un roman sombre et plein d'aventures fantastiques. Ce n'est pas ma faute, mais cela est ainsi. Elle n'a pourtant rien d'effrayant, ma petite histoire.

*
* *

.... Ce fut par une soirée froide et pluvieuse du mois de décembre, le 24, veille de Noël, que le jeune Stéphen gravit la côte escarpée du Luberon, au haut de laquelle est situé le village d'Oppède. Sa marche était précipitée et saccadée, non-seulement à cause d'un bruine aigue qui l'incommodait beaucoup, mais parce que le voyageur touchait à un de ces moments qu'on n'affronte pas sans quelque embarras. Il se rendait chez le comte de G***, conseiller à la cour d'Aix, où Stéphen était étudiant de l'université. Le comte, plus âgé que lui de dix ans, était très-fort son ami et un peu son mentor. La vue du comte n'avait donc rien de gênant pour lui; mais Stéphen allait être présenté à la comtesse de G***, mère de son ami, sans doute une antique douairière, bien solennelle, bien arriérée, bien froide, bien raide, et bien méticuleuse sur l'étiquette; donc il avait l'inconnu devant soi. De plus, à ne vous rien cacher, il avait derrière lui une mauvaise action. Oui, Stéphen, en partant, avait désobéi à sa mère, ou plutôt, il l'avait quittée sans lui en demander la permission. Quitter sa mère la veille de Noël! une fête où les membres d'une famille font jusqu'à des vingt lieues pour se rapprocher et resserrer les liens de l'intimité! C'était bien mal à lui; aussi sa conscience était-elle un peu troublée. Si Stéphen avait voyagé à cheval, on aurait pu dire de lui:

Le *remords* monte en croupe et galope avec lui;

mais, pour le malheur de notre citation, Stéphen allait à pied.

Ce n'était pourtant pas par indifférence ni par sécheresse de cœur que Stéphen avait déserté à la sourdine le logis maternel; il avait reçu du comte la lettre suivante:

(1) Charmante publication dirigée par le spirituel auteur des *Mémoires d'une Poupée*, M^{lle} Julie Gouraud.

«Mon cher Stéphane,

«Bien que vous ayez juré de ne pas entendre de musique hors de la ville d'Aix, où je conviens que l'on en fait de très-bonne, vous ne me refuserez pas de venir assister à notre collation de la veille de Noël, dans mon village d'Oppède; nous chanterons des noëls de Saboly, *suivant la tradition*. Ma bonne mère vous attend avec du nougat de sa façon et une *castagnade* de nos délicieuses châtaignes du vallon de Maubec, et moi avec une bouteille de Nerthe, très-passable.

«Votré bien dévoué,

«Comte de G***.»

Qu'auriez-vous fait, mesdemoiselles, à la place de Stéphane? Il n'en est pas une de vous qui, à la réception de cette lettre, ne l'eût montrée à sa mère, en lui disant: — Ma chère maman, voilà le comte de G*** qui m'invite à aller passer la veille et le jour de Noël chez lui, pour entendre... *et cætera*.... Quelque plaisir que j'eusse à rester auprès de vous pendant ces fêtes, souffrez que.... *cætera, et cætera*.

La mère aurait bien fait quelques difficultés; mais enfin elle aurait cédé comme font ces pauvres mamans, qui se sacrifient à chaque instant pour leurs scélérats d'enfants.

Or, c'était pour éviter ces difficultés et une petite contestation entre sa mère et lui, que Stéphane s'était décidé à partir sans la prévenir. Faiblesse! faiblesse de caractère! défaut, non de franchise, mais d'humeur communicative! C'est ainsi que, pour épargner à sa mère un léger chagrin, Stéphane lui en causait un très-grand.

Pour être juste néanmoins, il faut dire que Stéphane, en quit- // 222 // -tant [quittant] le logis, avait laissé, à l'adresse de sa mère, un mot d'écrit dans lequel il avait inséré la lettre du comte. C'est aussi le propre des caractères faibles de se contenter d'un moyen terme.

Mais il est temps de rejoindre Stéphane, qui, après avoir piétiné dans les rues tortueuses du village, monté, descendu, pour remonter encore, et revenu vingt fois sur ses pas, a pu, à force de questionner les naturels de l'endroit, arriver au manoir du comte. Dieu soit loué! s'écrie-t-il, et en même temps il donne un vigoureux coup de sonnette. Une grande minute s'écoule: personne ne répond. — Un second coup de sonnette, même silence. Après le troisième coup, qu'il a prolongé de façon à se démettre le poignet, il croit entendre le bruit d'une porte s'ouvrir à l'intérieur; il prête l'oreille, il entend des pas, bientôt la clarté d'une lumière apparaît à travers les interstices de la porte. Plus de doute! on va ouvrir; une voix du dedans, une voix de femme, crie: *quaou sias?* on dit: *chi è!* en italien; en français: *qui est là?* — Ami, répond Stéphane, — *Sias beleou l'estrangier qu'esperoun aquest soir* (vous êtes peut-être l'étranger qu'on attend ce soir)? Oui, ouvrez. — *Voste noun?* — Monsieur Stéphane... Et la porte ne s'ouvre

pas. — *Espera un moumen* (attendez un moment). Et la voix, la personne, la clarté disparaissent.

Stéphen grelottait, se morfondait à cette porte redevenue muette, d'autant mieux que la bruine de tout à l'heure s'était transformée en une neige épaisse qui, chassée par une bise glaciale, lui fouettait le visage. Il comprit cependant que la servante était allée porter son nom aux maîtres du logis pour bien s'assurer qu'elle n'allait pas introduire un malfaiteur. Encore une minute d'attente et quelle minute! notre voyageur jurait, pestait, maugréait; cependant il entend les pas, il revoit la clarté. *Es ben vous, moussu* (c'est bien vous, monsieur)? — Oui, je suis Stéphen, ouvrez-moi. — *Sias soulet; verai!* Vrai! vous êtes seul? — Oui, je suis seul. — *Alors*, dit la servante en se décidant à ouvrir, mais lentement et avec précaution, *intras leou, dooumassi que fay marri tem* (entrez vite, d'autant plus qu'il fait mauvais temps). — J'ai eu, reprit Stéphen en grommelant, *celui* de m'en apercevoir.

Le plus fort était fait, car voilà comme on pratique l'hospitalité dans le midi: les maisons sont très-hospitalières, à l'intérieur, s'entend; mais la porte d'entrée est féroce.

Stéphen traversa une petite cour carrée, ombragée d'un grand micocoulier couvert de givre. Ensuite, s'étant engagé dans un long corridor voûté, il fut surpris d'entendre une espèce de grognement musical; les sons augmentaient d'intensité à mesure qu'il avançait. Du corridor, il entra dans un vestibule; du vestibule dans une cuisine spacieuse, propre, aux murs blanchis, magnifiquement éclairée par un feu brillant et plusieurs chandelles. C'était au centre de cette cuisine que les instrumentistes étaient installés. Assis auprès d'un pupitre à deux faces, le comte jouait du basson, ayant devant lui deux hommes, dont l'un soufflait dans une clarinette et l'autre raclait du violon. Stéphen alla droit au comte, qui, sans se déranger, mais en avalant une mesure de la partie qu'il jouait, lui dit: *Allez saluer ma mère*. Stéphen se dirigea alors vers la cheminée, dont le vaste manteau eût pu abriter tout un orchestre. C'était une vraie cheminée de famille, la mère Gigogne des cheminées. Là, on voyait la mère du comte, âgée, mais droite, leste, l'air distingué, malgré la simplicité de son costume, l'œil vif, la physionomie avenante, tenant d'une main la queue d'une poêle à frire dans laquelle rôtissaient des châtaignes d'un parfum exquis et d'une couleur jaune des plus appétissantes. Elle tendit l'autre main au jeune voyageur en lui disant: — Soyez le bien venu, mon cher monsieur Stéphen; nous vous avons fait attendre bien longtemps à la porte, et par un bien vilain temps; mais le concert de ces messieurs nous a empêchés d'entendre vos coups de sonnette; ensuite, cette poltronne de Rosalie s'est crue obligée de vous faire subir un interrogatoire à travers le serrure, et de venir nous demander si c'était bien M. Stéphen que nous attendions. Jugez un peu si nous ne connaissons pas M. Stéphen!... Eh bien, Rosalie, que fais-tu là, plantée comme un terme! Ne vas-tu pas te figurer que je tiendrai ta poêle à frire pendant toute la soirée? Et ne va pas brûler tes châtaignes... Oh! je vous ai vu bien petit, monsieur Stéphen. Et donnez-moi donc des nouvelles de votre excellente mère, que je voyais si

LE MÉNESTREL, 9 juin 1861, pp. 221–222.

souvent chez M^{me} de B... ainsi que votre tante la chanoinesse et votre grand-oncle le chevalier....

Et voilà la comtesse de G*** ressuscitant un à un tous les membres de la parenté de Stéphen, citant des mots de celui-ci, des anecdotes de celui-là; au demeurant la meilleure des femmes, sans affectation et sans morgue, et faisant très-libéralement les frais de la conversation, ce dont Stéphen s'accommodait fort.

(La suite au numéro prochain.)

LE MÉNESTREL, 9 juin 1861, pp. 221–222.

Journal Title:	LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	dimanche
Calendar Date:	9 JUIN 1861
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	28
Year:	28 ^e ANNÉE
Pagination:	221 à 222
Title of Article:	UN QUATUOR D'AMATEURS.
Subtitle of Article:	None
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	Extrait de 'Un quatuor patriarcal', <i>Journal des Jeunes Personnes</i> , janvier 1861, pp. 147–155. Voir aussi <i>le Ménestrel</i> , 16 juin 1861, pp. 228–230 et 30 juin 1861, p. 246.